



LES PARISIENS

ENTRETIEN AVEC OLIVIER PY

Pourquoi avoir adapté votre roman *Les Parisiens* ?

Olivier Py : Parce qu'il était impossible de l'adapter. C'est un roman très romanesque, un roman fleuve, une grande fresque. Je ne pensais pas l'adapter au théâtre dans ces deux ans de rédaction. Mais j'ai pensé que cela me mettrait en difficulté, changerait mon style, me conduirait vers un autre théâtre. Je crois que le théâtre se renouvelle toujours par un écrit qui le dépasse. La difficulté a été de concentrer ces six-cents pages et ces quatre-vingts personnages. La pièce est certainement plus une comédie que le roman, elle garde ces accents lyriques, excessifs mais tout y est raconté comme une grande farce.

Comme le roman, la pièce a un souffle épique, fleuve. Comment avez-vous appréhendé le rythme, la dynamique de ce spectacle ?

La durée donne des libertés, de l'audace. Elle oblige à varier les esthétiques, à mélanger les genres car on ne peut pas être tout le temps sur la même note. Il faut des scènes différentes, des dialogues philosophiques, des courses poursuites, des scènes plus oniriques, plus poétiques, des scènes de farces et au contraire des scènes plus lyriques. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas attaqué à un récit monstre comme celui de ce roman, monstre dans la démesure des personnages, des situations, des prises de paroles ! J'aime les monstres et le public aussi ! La troupe est composée de titans qui jonglent avec beaucoup de virtuosité d'un personnage à un autre. Nous avons voulu un rythme endiablé, une danse sur volcan, le tempo de la jeunesse...

Les deux personnages Lucas et Aurélien sont-ils les doubles de vous-même ?

Leur dualité est un peu la mienne. Lucas est éperdu d'absolu. Aurélien est hédoniste. L'un est lumineux. L'autre sombre. Dans mes pièces, ce n'est pas la première fois que l'on retrouve un personnage de jeune homme virevoltant et très séduisant comme Aurélien. Une sorte de Pan dansant, à l'aise avec la sexualité et qui fascine. Aurélien veut les choses du monde, les nourritures terrestres. En revanche, je n'avais jamais écrit de personnage comme Lucas auparavant, aussi douloureux. Le combat de Lucas est plus spirituel, c'est la face cachée de ma jeunesse...

Aurélien et Lucas n'ont pas peur de formuler ce qu'ils vivent. Ils sont pleins de fulgurances poétiques, audacieux, prêts à tout, libres, scandaleux. Ils ont une exigence spirituelle hors du commun et ne peuvent pas se contenter de ce qu'on leur donne. Les personnages qu'ils croisent ont tous une certaine dignité, un verbe. Tous mes personnages croient au verbe, à la force poétique. Ils mènent un combat politique et spirituel comme les prostitués qui essaient de créer un lieu utopique. Je tenais beaucoup à ce que le monde des prostitués porte une parole politique alors que le monde politique n'en porte plus aucune. Il y a Serena et Iris, deux personnages nobles qui questionnent sans fin le féminisme. Dans mon écriture, les personnages nobles, courageux et purs, sont des femmes.

Une vingtaine de rôles est interprétée par dix acteurs. Comment décririez-vous la galerie de portraits de cette pièce ?

Il y a des personnages que j'ai rencontrés dans la vie et transposés ici dans un contexte romanesque comme celui de Jacqueline, une femme à l'humour caustique, capable de toutes les roueries, ou Catherine, tragédienne éperdue inspirée de la grande Christine Fersen. Mais ce n'est pas un roman à clés, les personnages ont parfois plusieurs modèles et deviennent des types. Tous revendiquent une certaine liberté, refusent les schémas normatifs. De ce point de vue, *Les Parisiens* est un roman et une pièce queer où tout est possible, où rien n'est tabou. Queer, cela veut dire que même la sexualité est politique, qu'elle porte une volonté de réinventer l'amour, de tout réinventer. Avec cette adaptation, j'ai eu envie de produire une sorte de carnaval. Une révolution sans illusion. Une grande comédie, noire, grinçante mais une comédie qui parle très principalement de l'effondrement du politique.

Comment travaillez-vous avec les comédiens ?

Tout doit naître du plateau. Le plateau est toujours plus inventif et plus intelligent que les dramaturgies préméditées. Il faut faire théâtre de tout. En revanche, je travaille très souvent avec le décor déjà présent. L'incroyable chorégraphie d'espaces de Pierre-André Weitz est un personnage en soi, c'est Paris. Nous avons répété à la FabricA et le décor était présent avant notre arrivée. Il nous attendait, il avait déjà pris vie et forme au sein de cette immense boîte noire. Pour *Les Parisiens*, Pierre-André Weitz, qui signe la scénographie mais aussi les costumes et le maquillage, a imaginé une sorte de grand tréteau et un sol en damier sur lequel il y a des maisons haussmanniennes. Il donne cette impression de ville en mouvement, de ville machine. Mais c'est avant tout un tréteau qui s'oppose au réalisme du théâtre bourgeois. *Les Parisiens*, c'est du théâtre de tréteaux. Une grande comédie.

Et il y a Paris... Quel est selon-vous le caractère de cette ville que vous traitez comme un personnage ?

Paris est un système philosophique, celui qui ne voit cette ville que comme un monument patrimonial passe à côté de l'essentiel. Paris est une réponse à l'absence de Dieu, au désarroi politique, au désenchantement de la jeunesse perdue.

Propos recueillis par Francis Cossu



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s ★ #FDA17